

<http://volkovitch.com/>

Bazot, originalité peu commune

Xavier Bazot, lui, on le lira jusqu'au bout. D'abord, on est en manque : la dernière apparition de cet écrivain rare date de 2008. Ensuite il a, entre autres dons, celui de la concision. Et en plus il fascine, quel que soit son sujet.

Il ne fictionne pas, Bazot, il rapporte ses propres expériences, peu communes pour la plupart, comme sa période Emmaüs (*Au bord*) ou celle du cirque (*Chronique du cirque dans le désert*). Un homme passionnant, aucun doute. Dans *Fresque et mosaïque*, paru cette année à L'atelier contemporain, il nous invite simplement chez lui, dans un vieil immeuble parisien, en compagnie de sa femme et de ses deux filles, sur une durée de plusieurs années. Pas d'événements bouleversants dans cette chronique familiale, mais une suite de scènes brèves, avec ici ou là des récits de rêves, des mots d'enfant charmants :

Armance : « À la maison, c'est papa qui commande, et c'est maman qui décide. »

Tout cela sur la corde raide, on l'imagine, entre désir de dire et pudeur nécessaire. C'est le personnage de l'auteur qui s'expose le plus, dans un autoportrait sans complaisance. On le voit, malgré les contraintes familiales, héroïquement libre, refusant le salariat et autres compromissions au prix d'une grave précarité matérielle, exigeant, ombrageux, pas vraiment misanthrope, quoique :

J'aime les gens, mais de loin, en effet, assuré que trop se rapprocher sonne le glas des amitiés les plus sincères, qu'il convient, ainsi qu'on nous l'a appris en cours de gymnastique, de prendre ses distances vis-à-vis des membres de sa famille, et de les garder à l'endroit des nouvelles rencontres, auxquelles je pense avec une tendresse proportionnelle à la durée de notre séparation.

Je suis capable de véritables élans du cœur, envers des personnes que je ne connais pas, avec lesquelles je vis dans une authentique fraternité, dont je me sens l'exact contemporain, tels Osamu Dazai, Jean Rhys, Robert Walser...

Mais ce qui fascine chez Bazot, c'est aussi sa façon inimitable de tourner les phrases. Elles s'allongent volontiers démesurément, et souvent la succession habituelle des mots est tordue, voire pulvérisée.

Dont les cent mètres carrés dessinent un « L », empêche facilement d'entendre la sonnette du palier la géographie de notre appartement. À nous héler par le ciel de la cour, préférerait notre brigadier, nous propose-t-il, par un nettement plus strident, qu'il se procurerait aux Puces, remplacer le timbre à notre porte, trop discret.

N'y voyons pas une coquetterie, une affectation d'originalité, cela ne ressemble pas au personnage. Il y a là sans doute la volonté de ralentir la lecture, de la rendre plus difficile, plus attentive ; de faire planer les phrases dans un temps suspendu ; peut-être aussi de mimer la complexité du réel. Oui, c'est rugueux, comme le personnage lui-même, et voilà pourquoi, dans ce nouveau livre comme dans les précédents, lire Bazot a un effet salutaire, stimulant comme un massage au gant de crin.

Michel Volkovitch